

Introduction

« Faire science » avec l’approche biographique : genèse et apports d’un colloque à La Réunion

*Bernard IDELSON, LCF/ Université de La Réunion
bernard.idelson@univ-reunion.fr
Igor BABOU, CERILAC/ Université Paris Diderot
igor.babou@univ-paris-diderot.fr*

Lire des vies, comprendre comment elles se disent et s’écrivent, mener la réflexion épistémologique et méthodologique qui en découle : tels sont le propos et l’ambition – collective – de cet ouvrage¹.

Nous avons souhaité réfléchir aux enjeux du biographique, ce que François Dosse (2005), qui en retrace l’historiographie « depuis Plutarque jusqu’à nos jours », appelle « le pari biographique ».

Dans ce court espace introductif, il ne s’agit pas de résumer la littérature abondante qui y a trait, dès lors que l’anthropologie américaine, puis les sciences humaines et sociales en Europe ont eu recours aux histoires et récits de vie (Thomas & Znaniecki, 1918, Radin, 1926, Anderson, 2012, [1923], Mintz, 1960, Lewis, 1961, Lejeune, 1975, Bertaux, 1976, Catani, 1982, Ferraroti, 1981, Levi, 1989, etc.). Mais c’est en partant d’études de cas singuliers

¹ Le présent ouvrage constitue les actes du colloque « Lire des vies. L’approche biographique en sciences humaines et sociales » qui s’est déroulé à Saint-Denis de La Réunion, les 22, 23 et 24 février 2017, en partenariat avec le Centre de recherche sur les médiations (CREM) de l’Université de Lorraine, le Laboratoire de recherche sur les espaces créoles et francophones (LCF), et avec le soutien de l’Observatoire des sociétés de l’océan Indien (OSOI) et de la Direction des relations internationales de l’Université de La Réunion. Nous remercions Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo pour sa relecture éclairée des textes de cette introduction.

que les contributeurs du présent ouvrage prolongent la question, somme toute classique, mais jamais close, de l'articulation entre des variables microsociologiques (actions individuelles, préférences) et macrosociologiques (phénomènes et contextes sociaux). En retraçant des vies, en montrant comment ils ont recueilli des paroles d'acteurs, ils réactivent le débat.

Leurs enquêtes – qui s'intéressent au domaine de l'ordinaire – plaident pour une forme de réhabilitation de l'acteur, déjà entreprise depuis plusieurs décennies dans une démarche de « sociologie spontanée », avec une visée de compréhension du monde social. Car « tout acteur social est capable de questionner [ses propres] discours spontanés » (Pedler, 2013 : 90).

La méthode biographique est donc née d'un ensemble de pratiques de chercheurs, issus de toutes les disciplines de lettres et de sciences humaines et sociales. Elle repose très souvent sur les techniques de l'entretien, dont il est question en filigrane dans l'ouvrage, et qui constituent, pour les auteurs, l'outil principal de récoltes de données.

D'une manière générale, en évitant de s'enfermer dans de grands modèles ou schèmes interprétatifs, ces quelques textes rappellent l'enjeu biographique de la connaissance, celle qui permet de déceler le sens donné et la compréhension des actions des « biographés » en éclairant leurs contextes sociaux.

Nous poursuivons à présent ce propos introductif en présentant tout d'abord deux points de vue situés, et singuliers, sur les enjeux biographiques qui ont été au cœur du colloque. Plutôt que de lisser la singularité de ces points de vue dans un texte unique, nous avons en effet préféré distinguer ces deux contributions, les mettant ainsi en dialogue, avant de revenir à l'exposé commun des contributions du colloque. Sur le plan énonciatif, cette introduction a donc recours au « nous » collectif lorsqu'elle est écrite en commun par ses deux auteurs, puis à la première personne du singulier, sans doute plus immodeste, mais plus appropriée à un ouvrage traitant du mode biographique, lorsque le propos révèle davantage l'engagement de recherche propre à chacun des coéditeurs de l'ouvrage.

Enjeu biographique et engagements de recherche (I. Babou)

Je vais adopter ici le point de vue du naïf dans la mesure où, contrairement aux auteurs qui sont intervenus dans le colloque « Lire des vies », je n'ai jamais travaillé la question biographique. Ayant assisté aux communications, j'en sais maintenant un peu plus sur les enjeux de ce domaine, mais mon ancrage empirique et théorique – la socio-anthropologie de l'environnement et les relations entre sciences et société – n'en reste pas moins éloigné des questions qui y ont été débattues, même si elles m'ont particulièrement intéressé. Je proposerai donc une série de remarques sur le colloque en m'appuyant sur des points de tension que j'ai pu percevoir dans les communications comme dans les discussions, avant de laisser le soin de poursuivre la réflexion à Bernard Idelson qui portera un regard bien plus informé que le mien sur le rôle épistémologique de la biographie, notamment dans la compréhension de l'histoire de l'espace public à La Réunion.

Je me suis tout d'abord demandé si la passion qu'on semble éprouver pour le récit biographique, quand on le constitue explicitement comme objet d'investigation, ou quand il surgit à l'improviste au sein des enquêtes, ne provenait pas du fait que le biographique nous propose un point d'extériorité très fort par rapport à nos *habitus* de chercheurs qui sont marqués par la réticence à parler de soi. Il y a bien entendu le fameux « débrayage actantiel » greimassien qui nous impose une écriture marquée par le « on » de généralité ou le « nous » collectif, alors que l'on connaît tous pertinemment la dimension assez rhétorique de cet usage importé des sciences de la nature. Cet usage rhétorique est supposé exprimer, au sein de l'appareil énonciatif du texte scientifique, la prise de distance entre le chercheur et son objet de recherche, ou entre l'auteur et son texte. L'énonciation personnalisée du récit biographique fonctionnerait alors comme un exotisme littéraire qui, par effet retour, nous interrogerait sur nos propres pratiques d'écriture scientifique. Tout comme les premiers ethnologues se déplaçaient vers des contrées lointaines où leurs descriptions des pratiques, des rituels ou des croyances des autochtones les confrontaient aux contingences de la culture et des mœurs européennes, nous sommes peut-être d'autant plus fascinés par la voix « je » du récit des Autres que cette voix nous est étrangère, y compris quand on écrit – comme je le fais ici – à la

première personne du singulier : la singularité formelle d'une énonciation normée par le texte scientifique n'est pas équivalente à tout ce que peut engager un biographé dans sa parole quand on l'interroge sur des choses vues, vécues, ressenties et éprouvées dans toute l'intensité de ses engagements personnels, sociaux, politiques ou culturels. Au sein des pratiques académiques, le discours réflexif, parfois exprimé à la première personne du singulier, peut toutefois être valorisé comme une marque de maturité épistémologique. Mais il reste la plupart du temps à distance d'une véritable personnalisation. En effet, nous sélectionnons soigneusement la manière dont nous représentons nos enjeux non académiques de chercheurs dans la connaissance que nous produisons, de même que nous choisissons soigneusement les thèmes mis en discussion, dans nos débats, au titre de la réflexivité. C'est rarement le pur récit de soi, avec ses dimensions sensibles et émotionnelles, ou avec la mise en scène de nos errements interprétatifs, qui est alors exposé à la critique : ce sont le plus souvent des aspects relativement normés et euphémisés de ce qui est acceptable en tant qu'écart à la norme scientifique. Le biographique intéresserait les universitaires, d'autant plus qu'il constituerait un point d'extériorité aussi distant de nos pratiques que le fait, pour un ethnologue, de se déplacer loin de sa culture d'origine ; mais tout comme les ethnologues partis à la recherche des savoirs ou des croyances des Autres reviennent soutenir leurs thèses dans leurs universités de départ et restent rarement dans la jungle amazonienne ou indonésienne – certains l'ont cependant fait, quittant alors le monde de la recherche –, nous revenons sagement à l'écriture normée du savoir distancié pour publier nos articles sur la biographie des Autres. La voie autobiographique est bien souvent – notamment dans les deuxièmes écrits non académiques des ethnologues, tels *Tristes tropiques* – une voie éphémère ou de fin de carrière (donc assurée de ne plus risquer de nuire à la carrière), située qui plus est la plupart du temps dans des collections éditoriales au statut épistémologique singulier (la collection Terre Humaine, par exemple).

Le deuxième niveau de cette motivation pour le biographique, c'est peut-être le contraste qu'il inscrit entre les injonctions toujours plus fortes à nous situer, dans nos métiers de chercheurs, à des échelles et dans des temporalités qui ne font plus sens : celles des regroupements d'équipes et d'universités,

celles des politiques publiques internationalisées de la recherche et du supérieur, celles des temporalités fragmentées et toujours plus accélérées de nos pratiques, ou celles des écritures imposées par la bureaucratisation croissante des évaluations. Face à ces échelles spatiales désincarnées, à ces temporalités ou à ces régimes d'écriture qui ne font plus sens pour exercer convenablement notre métier de chercheur, l'échelle de la vie individuelle ou de la vie romancée nous rappelle peut-être que pour faire sens, une vie, une institution ou un texte doivent être habitables, relever d'attachements perceptibles, et construire des temporalités moins heurtées que celles des échanges frénétiques de mails ou de commentaires sur les réseaux sociaux. Le biographique nous rappellerait alors l'enjeu de la description d'un monde habitable et habité, celui qui rend possible la singularité incarnée contre les illusions de l'éparpillement géographique et temporel de la globalisation. L'enjeu serait alors éthique et politique, autant qu'épistémologique.

Même si je ne pratique pas l'analyse biographique, je peux facilement faire un lien avec ma propre pratique ethnographique. J'éprouve en effet de plus en plus d'intérêt pour la monographie, qui est finalement ce que je pratique le plus souvent, même si c'est un genre aussi mineur – et parfois aussi méprisé au sein des sciences sociales –, que peut l'être la biographie. La monographie, tout comme le biographique, nous rappelle que nos disciplines sont avant tout des arts du singulier, contre les injonctions positivistes à monter en généralité *via* des compilations de grosses données et la mise en place de grands équipements. J'utilise ici volontairement une tournure française ironique – grosses données –, au lieu de parler de « big data » ou de « big science », pour bien marquer à quel point la rhétorique envahissante du « gros » et du « grand » relève d'une idéologie absurde de la croissance. J'ai l'impression que le biographique est, de ce point de vue, très semblable à la monographie : une manière de nous rappeler à l'exigence d'une science modeste, prudente, attentive aux singularités et cherchant à échapper aux effets de mode de la pensée « gros doigts », comme on dit à La Réunion. Les gros doigts, peu subtils, des grandes généralités bureaucratiques détachées de tout ancrage et rendues inhabitables à force de distances, voire à force d'insignifiance, car ne prenant plus sens au sein d'échelles de grandeur humainement et socialement perceptibles.

Lors des discussions dans le cadre du colloque, cinq grands enjeux transversaux ont émergé et me paraissent mériter d'être évoqués ici, de manière très synthétique. Je les rappellerai d'autant plus volontiers que l'écriture des actes a nécessairement eu tendance à amener chaque auteur à se concentrer sur son terrain ou son corpus, et qu'il serait dommage de perdre la richesse des discussions.

Tension entre individuel et collectif

L'écrit biographique est traversé par le collectif et par d'autres écrits, avec des effets propres aux genres discursifs et à la multiplication des voix du récit. Le singulier dont je parlais plus haut n'est donc pas un singulier autiste, isolé dans des cultures pensées comme des archipels. À nouveau, je peux rapprocher le biographique du monographique, dans la mesure où toute monographie bien réalisée ouvre sur la mondialisation des échanges et ne se résume pas à un espace et à un temps clos sur eux-mêmes. De même, ce qui est apparu clairement dans le colloque, c'est le fait que toute biographie inscrit le singulier dans la pluralité des voix, des genres discursifs, des espaces, mais aussi des valeurs. Le récit biographique peut alors dire quelque chose du social ou du territoire, de la même manière que la biographie d'un chercheur peut dire quelque chose du fonctionnement des sciences.

Tension entre dévoilement et symbolique

Il faut se méfier de la tentation de chercher une vérité à dévoiler derrière la biographie d'une personne, car ce qui importe ce sont bien plus les effets de sens de l'expression de soi. Mais en même temps, il me semble qu'on a souvent été tenté, dans les discussions lors du colloque, par un certain retour vers la vérification factuelle. Nous sommes sans doute rattrapés par nos *habitus* scientifiques, et nos précautions oratoires nous enjoignant de privilégier la signification du dire sur son objectivité achoppent parfois sur l'enjeu véridictionnel. Peut-être faudrait-il, collectivement, que nous creusions plus cette tension.

Tension entre le discours (pris comme un ordre idéal, ou comme signe) et la matérialité

J'ai été frappé, lors des communications du colloque, par l'évocation récurrente des corps. Aussi bien la représentation des corps dans les œuvres d'art, que l'usage du corps pour penser la signification d'un récit biographique, ou encore le corps de l'écriture matérialisée sur son support. Mais en parallèle, de nombreuses communications n'ont pas fait référence à la matérialité de l'écriture. Le colloque a donc été pris en tension au sein d'un dualisme qu'il faudrait peut-être interroger à la lumière des évolutions récentes des sciences humaines et sociales. Je pense notamment aux domaines de recherche de la socio-anthropologie de la nature où la question de la matérialité et du corps est fortement présente, et où ce retour de la matérialité nous invite à repenser nos épistémologies et à mettre à distance les dualismes cartésiens fondateurs d'une certaine culture philosophique française (corps/esprit ; objet/sujet ; vérité/opinion ; etc.).

Tension entre sujet et structure

Toute biographie permet d'illustrer, ou d'interroger, la manière dont les effets de structure (par exemple les classes sociales) sont bouleversés par l'émergence de sujets acteurs de leur parcours, et ne se laissent pas enfermer dans un déterminisme social. Comme je l'écrivais plus haut, le biographique comme le monographique ont pour vertu heuristique de nous inviter à nous méfier des grands modèles surplombants. La biographie montre bien l'hétérogénéité et la dynamique des parcours de vie, là où la pensée des structures les aplatit sous le modèle. Il faudrait cependant peut-être s'interroger sur ce que le biographique occulte, en parallèle : il me semble qu'en sciences humaines et sociales ainsi qu'en lettres, on reste souvent prisonnier des effets de balancier entre refus de la structure (au nom du sujet) et retour de la structure (au nom de l'historicité). C'est ainsi qu'en ce moment, certains auteurs de la sociologie pragmatique, qui semblaient plutôt privilégier jusqu'à présent les phénomènes d'émergence en situation, revisitent Bourdieu et invitent à retravailler les effets de structure. Les évolutions paradigmatiques de nos disciplines peuvent donc être parfois contre-intuitives, telle avancée se

retrouvant à l'arrière-garde au moment où telle ancienne arrière-garde revient sur le devant de la scène au nom d'une nouvelle exigence épistémologique ou d'un contexte social et politique renouvelé. Autant de raisons pour ne pas céder aux modes conjoncturelles et pour garder une proximité réflexive avec les scènes contemporaines ou anciennes où se débattent notions et grands cadres d'analyse.

Tension entre le biographique pur et la contextualisation du biographique par des médiations

Cette tension a été présente dans les débats, avec l'importance de tenir compte de l'économie et de l'organisation des institutions éditoriales ou médiatiques pour penser le biographique dans le contexte des évolutions de formes dont il dépend, ou dont on perçoit que la constitution même de corpus servant à l'analyse en dépend. Dès les premières communications, on a vu apparaître cet enjeu de penser les médiations, voire de faire une histoire des médiations du biographique, si l'on voulait comprendre avec précision ce qui se passe dans telle ou telle partie de nos corpus. Il me semble que les sciences de l'information et de la communication peuvent ici contribuer à cette réflexion, dans la mesure où ce concept de médiation y a été très fortement travaillé sur les plans théorique et empirique.

Apports heuristiques d'un cheminement de recherche biographique à La Réunion (B. Idelson)

Dans un cadre de recherche géographiquement situé, La Réunion, l'approche biographique m'a permis d'effectuer une autre lecture de l'histoire de cette société locale, particulièrement de son espace public, que celle habituellement présentée. La plupart des travaux effectués dans le champ des sciences de l'information par les chercheurs de l'université de La Réunion, recherches auxquelles j'ai d'ailleurs pris part, situaient l'émergence de cet espace public dans les années 1970 – cette période du développement des technologies de l'information et de la communication correspondant à une phase de transformation de cette économie insulaire sous l'effet des transferts publics venus de métropole (Watin, 2001). Or, le rôle joué par un certain nombre